

UNE INDISCRÉTION

—Vilaine petite Marthe, je t'ai cherchée de tous côtés, mais je ne croyais pas que tu me disobéirais au point de venir toute seule près de l'étang.

—Ne gronde pas, grande sœur, je voulais te demander de m'accompagner et tu étais à l'office ; j'ai entendu que tu commandais un nougat, et je n'ai pas voulu te déranger ; mais je tenais à voir des fleurs sur la table aujourd'hui, et comme tu ne veux pas que j'en cueille dans les corbeilles, je suis venue ramasser "des fleurs d'herbe". Tu vois, je suis bien loin du bord de l'eau et je n'ai pas donné de pain aux cygnes.

—Et pourquoi mademoiselle Marthe veut-elle des fleurs sur la table aujourd'hui ?

—Grand'mère m'a appris que c'était mon anniversaire ; j'ai six ans, mais je suis encore petite : on ne m'aurait pas donné de bouquet, je m'en offre un à moi-même.

Antoinette ne put s'empêcher de sourire, et comme la petite ne s'était en effet pas trop approchée de l'étang, elle l'embrassa et s'assit sur la dernière marche de l'escalier de pierre pour l'aider à arranger sa gerbe de fleurs.

"Tiens ! voilà M. Intègre !" s'écria tout à coup la fillette, et elle courut à la rencontre du notaire, un vieil ami de la famille.

Antoinette voulut se lever.

"Ne vous dérangez pas, mademoiselle, dit le visiteur, et permettez-moi de prendre place à côté de vous sur cet escalier, j'ai de graves communications à vous faire.

—Va porter ton bouquet à François, dit Antoinette à sa sœur, puis tu iras prier Jeannette de ne pas oublier le nougat et tu pourras jouer ensuite jusqu'au déjeuner.

—Mme de Perdreuil ? demanda le notaire.

—Ma grand'mère est en bonne santé, mais elle ne descend qu'à onze heures et demie, et mon père est parti pour la ferme.

Le pauvre notaire cherchait une phrase et ne savait comment aborder le sujet qui l'amenait ; la jeune fille le regardait avec une visible inquiétude.

"Mademoiselle, je suis ici pour vous annoncer une bien triste nouvelle. Votre père...

—Ah ! mon Dieu !... Un accident... Papa est tombé de cheval !... il est mort !...

—Mais non ! mais non, ma chère enfant, il vit ! C'est à dire... je n'en sais rien. Il n'est pas mort, vous dis-je !... Enfin je n'ai pas entendu parler de lui ! Remettez-vous, je vous en prie !

—Eh bien, qu'y a-t-il ?

—Eh bien, de mauvais placements..., des mines et des chemins de fer étrangers..., un agent d'affaires... J'ai supplié votre père de ne pas mettre sa fortune entre de semblables mains, il n'a rien voulu entendre !...

—Et ?...

—Il est ruiné !

—Ah ! quelle frayeur vous m'avez causée ! Je nous ai crues orphelines ! —Mademoiselle, songez donc, dit le notaire, stupéfait de la voir presque consolée, M. de Perdreuil est ruiné ! Mme votre grand'mère est ruinée ! la petite dot de feu la mère de Marthe est engloutie ! Le conseil de famille va réclamer le patrimoine de votre sœur... Que faire ? que faire ?... Je suis venu ce matin, espérant vous trouver dans le parc ; vous seule pouvez préparer M. de Perdreuil à l'annonce de ce désastre, et Mme votre grand'mère... Que faire ? Que faire ?...

—Je vous avouerai, monsieur, que je suis peu au courant de mes affaires ; lorsque j'ai été majeure l'année dernière et qu'on m'a rendu des comptes de tutelle, j'ai tout approuvé sans faire la moindre attention à ce qu'on m'a dit et montré, et j'ai tout remis entre vos mains. En définitive, quelle est ma fortune ?

—Quatre mille livres de rente ; cela est peu, mais le château vient aussi de la première Mme de Perdreuil, votre défunte mère, et il a une très grande valeur.

—Alors il faudrait vendre ! dit Antoinette à demi-voix. Cependant grand'mère mourrait de chagrin si elle était obligée de quitter cette propriété qu'elle habite depuis vingt-cinq ans et qu'elle aime tant. Mais, jouta-t-elle tout haut, pourrait-on, avec les quatre mille francs de rente et les revenus de la vente du château, rembourser à ma sœur ce qui lui appartient et vivre à l'abri du besoin ?

—Oh ! mademoiselle ! s'écria M. Intègre. Vous avez été une véritable mère pour Marthe, vous vivez ici sans relations, sans amis, dans un pays perdu ! entre une grand'mère âgée, un père taciturne et une enfant turbulente, vous ne vous plaignez pas de la solitude, de l'ennui qui est le partage de votre jeunesse, et vous voulez maintenant sacrifier votre patrimoine !... Oh ! c'est trop, mademoiselle ! c'est trop !... On peut donner ses soins, sa bonne volonté, son cœur même ! mais sa fortune !... Je ne suis plus jeune et je suis notaire, bien des actes sont passés entre mes mains... Je n'ai jamais vu ça !

—Enfin, monsieur, le revenu sera-t-il suffisant ?

—Oui ! on pourrait acquérir une petite maison entre cour et jardin et bourgeoisement... sans faste... Ah ! quel changement ! Un seul cheval, une seule voiture, ne plus chasser dans son parc, ne plus pêcher dans son étang... Il y aurait peut-être un moyen : la rente en viager... vous êtes jeune et cela ne rapporterait qu'une rente dérisoire.

—Eh bien ! dit Antoinette, on pourrait entrer en jouissance après la mort de grand'mère. Pas un mot ! que ceci reste entre nous. Il sera temps pour mon père de tout savoir quand grand'mère n'y sera plus.

—Il nous faudrait un acquéreur.

—La propriété ne serait-elle pas au goût de ce jeune homme établi depuis quelque temps dans le pays et qui veut faire bâtir à grands frais sur la colline ?

—Je lui en parlerai dès aujourd'hui ; cependant j'ai peu d'espoir, il voudrait jouissance immédiate. Il a l'intention de se marier prochainement et tient à mettre un château dans la corbeille de sa femme. Les architectes vont amener une légion d'ouvriers et mener les travaux avec la plus grande rapidité, on pense que la construction sera achevée dans dix-huit mois. Je trouve beaucoup de suffisance à ce jeune homme, il n'a jamais parlé à sa jeune personne qu'il veut épouser, il ne la connaît que par les "on dit" ! elle est pauvre ; elle a été bien élevée et elle a une cœur très riche ; enfin, hier au soir, je venais d'apprendre la ruine de votre père, j'étais préoccupé par cet événement, j'avais hâte d'être seul, de tout compiler et de réfléchir à l'aise, je rencontre M. de Croisillon sur la route, il prend mon bras et pendant une demi-heure il m'a fallu écouter les louanges de cette jeune inconnue ! J'en étais agacé.

A ce moment la cloche du déjeuner résonna, le notaire serra la main de la jeune fille et promit d'amener M. de Croisillon visiter la propriété, le plus tôt possible, s'il lui convenait d'habiter en viager. Après son déjeuner, M. Intègre se rendit chez le jeune homme et lui expliqua en peu de mots le but de sa visite : "Il supposait que la famille de Perdreuil avait l'intention de vendre son château en viager au profit de la grand'mère et venait prévenir son jeune ami afin qu'il pût arrêter à temps les travaux de ses architectes si la propriété lui plaisait. Ce projet de vente était une simple

supposition, il ne fallait encore parler de rien à M. de Perdreuil. On trouverait une raison quelconque pour aller visiter le château."

On imagina un heureux prétexte : M. de Perdreuil et grand'mère aimaient beaucoup la pêche à la ligne ; le notaire présenta M. de Croisillon comme un amateur passionné de cette calme distraction et sollicita pour son protégé, accablé de loisirs, la permission de se livrer sur l'étang à son passe-temps favori.

Le visiteur fut accueilli avec beaucoup de bonne grâce. Le notaire lui fit voir en se promenant une grande partie de la propriété, et il dut promettre de venir pêcher la carpe dans l'île le vendredi suivant. Quand M. de Croisillon arriva le vendredi au rendez-vous, grand'mère était déjà installée sous un saule pleureur et mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence. M. de Perdreuil fit asseoir son hôte à sa propre place et alla jeter sa ligne à dix mètres de là.

Au même instant, un canot quitta la berge de l'étang et se dirigea vers l'île, Antoinette ramait doucement, et Marthe, assise au fond du bateau, tenait serré contre elle Monsieur Pierrot, "son fils" préféré ; les demoiselles de Perdreuil apportaient le goûter de grand'mère. Le canot accosta à la pointe de l'île, entre M. de Perdreuil et grand'mère ; tous deux firent des gestes désespérés : le bruit et le mouvement allaient chasser le poisson ! Antoinette et Marthe furent obligées de rester dans l'île et on les pria de ne pas bouger. La "grande sœur" prit un carnet sur lequel elle



"Et pourquoi mademoiselle Marthe veut-elle des fleurs ?" (P. 9. col. 1.)